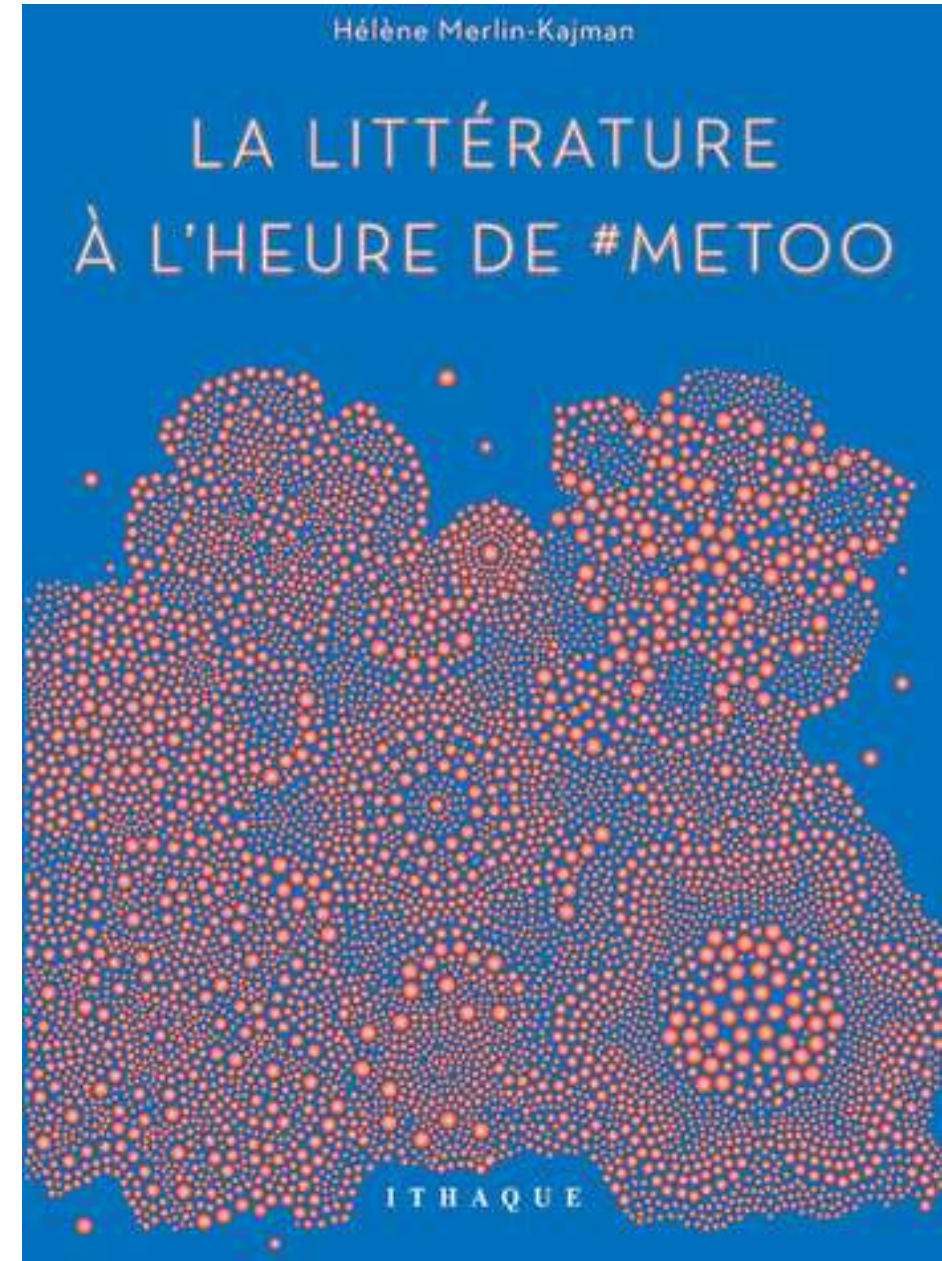


FALLAIT-IL BRÛLER MARCEL AYMÉ ?

Ninon Chavoz (Configurations
Littéraires)



- [...] une tendance critique encouragée par la sociologie bourdieusienne et devenue un poncif comme un autre veut que les textes « mineurs » ne doivent cette qualité inférieure qu'au fait qu'ils auraient perdu la bataille de la reconnaissance légitime. [...] Le geste de vouloir les réhabiliter se veut un geste politique qui s'appuie sur une certaine définition et de la littérature et de son commentaire. Les textes mineurs, d'un côté, sont perçus comme des sortes de personnages allégoriques incarnant les « vaincus » de l'histoire auxquels on redonnerait la parole. Ceci entraîne que, de l'autre, leur commentaire repose sur l'interdiction de porter sur eux tout jugement de valeur esthétique. »



« il n’y a d’autre texte que celui de
l’acte de lecture fait surgir »

Franc Schuerewegen

Introduction à la méthode posttextuelle

L'exemple proustien



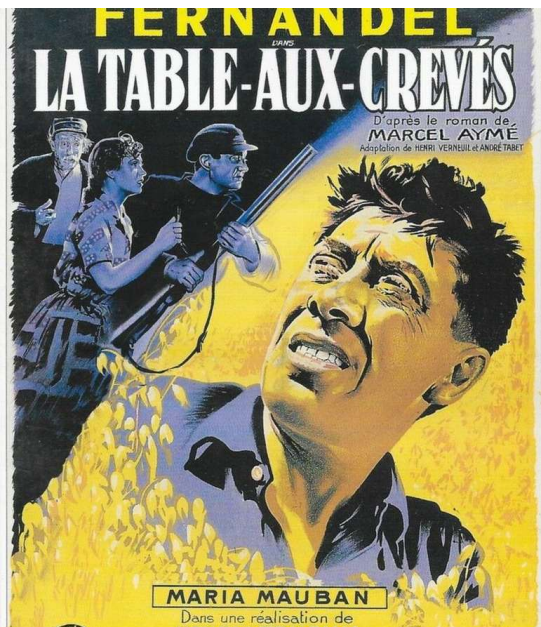
CLASSIQUES



« MITIS DEPONE COLLA,
SIGAMBER : ADORA QUOD
INCENDISTI, INCENDE
QUOD ADORASTI. »

- *Brûlebois* (1927)
- *La Table aux Crevés* (1929)
- *La Rue sans nom* (1930)
- *La Jument verte* (1933)





Après *Les Mots de l'histoire*
présentent

LE PASSE- MURAILLE

un film de
Dante Desarthe

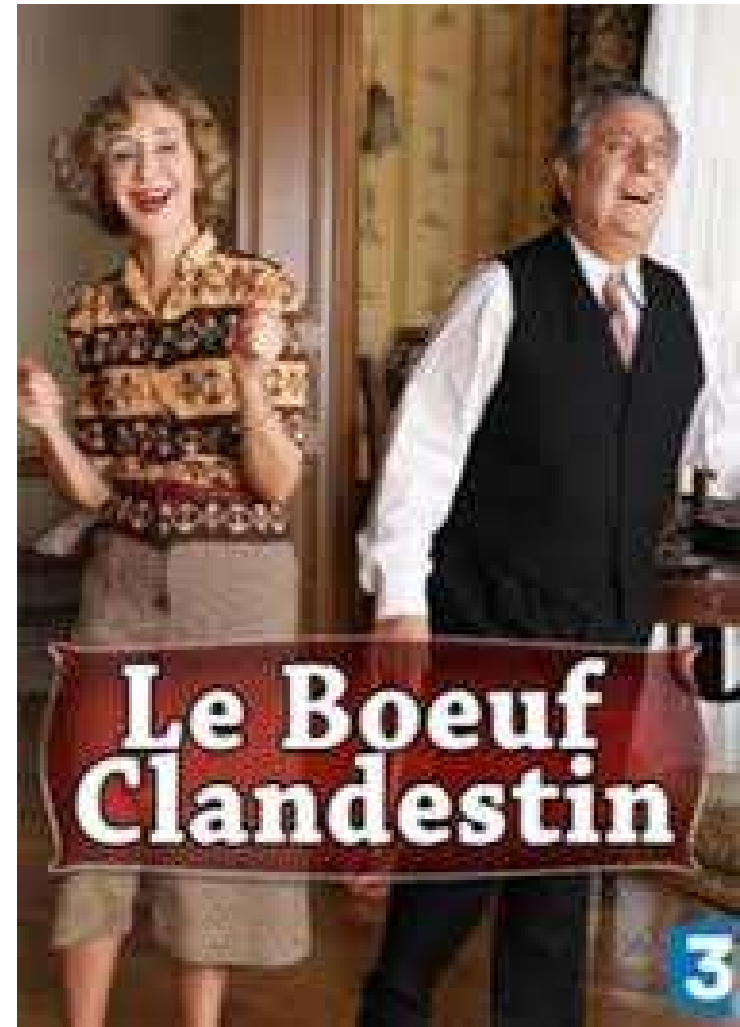
d'après la nouvelle de Marcel Aymé
© 1984 Les Éditions de la Pléiade

Denis Podalydès
Marie Dompnier
Stéphane Delpy



arte

CNC



Le Boeuf Clandestin

3



**PIERRE BAYARD
ET SI LES BEATLES
N'ÉTAIENT PAS NÉS ?**



« réhabiliter les auteurs et les œuvres qui, éclipsés par les chefs-d'œuvre, n'ont pas disposé d'un plein accès au canon, et de montrer comment, dans des mondes alternatifs, leur accueil a été différent »







FOCALISATION SUR LE
MOI ET CONSÉCRATION
DE L'AUTOFICTION



ATTENTION PORTÉE AU
TEMPS



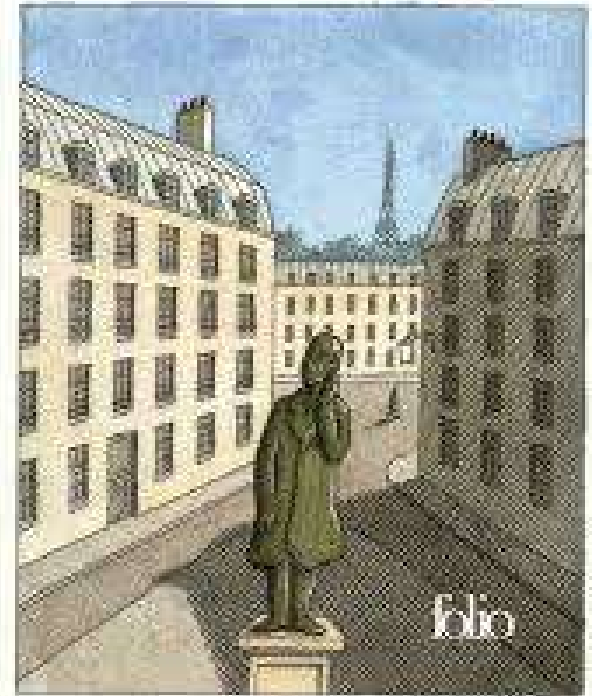
MISE À L'ÉCART DE
L'INTRIGUE



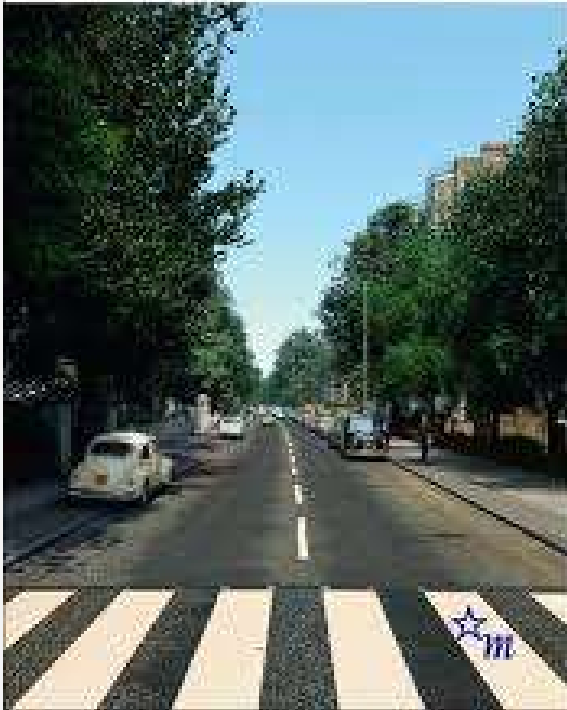
IMPOSITION D'UN
NOUVEAU PARADIGME
DE LECTURE

« Rue de l'Évangile »

Marcel Aymé
Derrière chez
Martin



**PIERRE BAYARD
ET SI LES BEATLES
N'ÉTAIENT PAS NÉS ?**



« [...] formés au paradigme proustien, nous ne prenons plus en considération une qualité comme le talent de conteur qui pourrait très bien être placée en exergue dans un univers culturel [...] où l'ennui serait considéré comme un défaut rédhibitoire »

« Après avoir connu le sortilège – en rien menteur – des terres d’Haïti, après être tombé sur des admonitions magiques dans les chemins rouges du Plateau Central et avoir entendu les tambours de Petro et du Rada, je me retrouvai à comparer la réalité merveilleuse dont je venais de faire l’expérience avec la prétention exténuante de certaines littératures européennes des trente dernières années à susciter le merveilleux. [...] Mais à force de chercher à susciter le merveilleux à tout prix, les thaumaturges se font bureaucrates. [...] En face du manque déconcertant d’imagination d’un Tanguy, par exemple, qui peint depuis vingt-cinq ans les mêmes larves de pierre sous le même ciel gris, j’ai envie de répéter une phrase qui enorgueillissait les surréalistes de la première heure : « vous qui ne voyez pas, pensez à ceux qui voient ». Il y a déjà trop d’adolescents qui « prennent plaisir à violer les cadavres de belles femmes, mortes récemment » (Lautréamont) sans se rendre compte que le merveilleux serait de les violer vivantes. »



Charles W. SCHEEL

RÉALISME MAGIQUE ET RÉALISME MERVEILLEUX

Des théories aux poétiques



Préface de Daniel-Henri PAGEAUX

L'Harmattan

« Il semble que la nature soit conformiste jusque dans ses extravagances puisque, dans cette étroite communion, ce furent le sexe mâle et l'apparence corporelle d'Antoine qui prévalurent avec une légère atténuation de la carrure et, à peine visible, un adoucissement des traits du visage. On peut aussi rapporter cet effacement du féminin (d'ordre purement formel) au fait que les femmes et les jeunes filles de notre temps éprouvent plus ou moins profondément, et jusque dans l'amour, le besoin de ressembler à des hommes, et Valérie n'échappait pas à la règle. »

Marcel Aymé, « Le Couple »

« La peau de chagrin se rétrécissait de jour en jour. Elle finit par se fondre dans la personne de Martin qui porta toutefois pendant près d'un mois les seins de la femme qu'il avait aimée. Et la poitrine se résorba et il n'y eut plus qu'un souvenir et un regret au cœur de Martin. »

« En parlant de lui, Martin avait naturellement employé le féminin et, comme disent les personnes d'une certaine culture, « il se pensait » au féminin. »

Marcel Aymé, « Héloïse »

« Il est vrai que je suis une brute, un tortionnaire, un tueur sadique tout éclaboussé du sang des bêtes innocentes, et qu'hier encore je prenais un mauvais plaisir à chasser, à tuer, à martyriser, à chercher dans le dernier regard de mes victimes l'affolement et le désespoir de la vie qui se sent tout près de chavirer dans la mort. Oui, j'ai tué des chats, j'ai tué des chiens, sans autre raison vraie que celle d'assouvir d'infâmes instincts. Je ne crois pas qu'un jour je puisse l'oublier. Mais je vous demande de m'en faire souvenir à chaque instant. Je n'ai jamais tué que de pauvres animaux, mais je ne doute guère que j'aie été capable de tuer des hommes aussi bien, avec la même férocité. »



Au même instant, on entendit des éclats de voix qui venaient de la cuisine. Les parents grondaient les deux petites :

« Vous mangerez du lard, disaient-ils, ou vous irez vous coucher ! A-t-on jamais vu pareil caprice ? Qu'est-ce que ça veut dire ? »

On n'entendit pas la réponse de Delphine et Marinette, parce qu'elles avaient des voix de petites filles, mais les parents reprirent : « Pensez-vous qu'on l'engraisse pour qu'il joue avec deux gamines ? Non, non. Demain matin, le cochon sera... »



- Est-ce que tu as peur que le projet ne réussisse pas ? demanda Marinette.

- Oh ! non, dit Delphine, au contraire ! J'ai presque peur qu'il réussisse trop bien. Vois-tu, je me demande si nous sommes bien raisonnables de vouloir sauver le cochon...

- Tu ne peux tout de même pas souhaiter qu'il soit coupé en morceaux et mis au saloir !

- Oui, je sais bien, c'est ennuyeux pour lui et pour nous, mais, après tout, les cochons sont faits pour être mangés. Suppose que le nôtre échappe à son sort. Ce sera un gros ennui pour nos parents. Où prendront-ils le lard dont nous faisons presque tous nos repas ? C'est bien joli d'être bon pour les bêtes, mais il ne faut pas exagérer. » Marinette était presque fâchée d'entendre sa sœur parler ainsi, mais elle ne trouva rien à répondre d'abord.



- Oh ! oui, prenez patience, supplia Marinette. Ne le mangez pas encore cette année...

- Le manger ? » s'écria le gros cochon et, à son tour, il ouvrit de grands yeux étonnés. « Le manger ? Mais je n'y ai jamais pensé ! Je lui ai simplement promis que si les glands venaient à manquer, je le priverais de dessert pendant quinze jours... Mais je suis si bête que je n'aurai même pas le courage de le punir... Et pourtant, vous conviendrez qu'il le mérite bien ! »

Les petites en convinrent volontiers. En repensant aux paroles de Marinette, le gros cochon se mit à rire et dit encore :

« Le manger... comme vous y allez, vous ! Pauvre Baptiste !... Oh ! ce n'est pas qu'il ne soit pas appétissant, au contraire, et je pense à certaine manière de l'accommoder qui me plairait assez... sans compter qu'il me ferait pas mal de profit ! Mais s'il ne fallait écouter que son appétit, on aurait bientôt dévoré ses meilleurs amis. Pour moi, j'aimerais mieux mourir de faim que de m'y décider !



Le cochon fut vraiment très bien. Il y a des bêtes qui auraient poussé de grands hurlements ou qui auraient eu des paroles de colère. Assis sur le bout de la planche, le cochon écouta tranquillement le discours du chat. Ses premiers mots furent pour remercier ses amis de l'aide qu'ils lui apportaient. Après quoi, il demanda à chacun de lui donner un avis. [...]

« Allons, soupira le cochon, je vois bien qu'il n'y a pas moyen d'échapper au saloir. Vous direz ce que vous voudrez, c'est tout de même ennuyeux. Mais ce qui me fait peut-être le plus de peine, c'est de penser que Delphine et Marinette seront obligées de me manger... » L'âne, la petite poule blanche, et même le chat qui n'avait jamais été très familier avec lui, ne pouvaient pas s'empêcher de renifler en l'entendant parler ainsi.



Le Cochon, la Chèvre et le Mouton

Une Chèvre, un Mouton, avec un Cochon gras,
Montés sur même char s'en allaient à la foire :

Leur divertissement ne les y portait pas ;

On s'en allait les vendre, à ce que dit l'histoire :

Le Charton n'avait pas dessein

De les mener voir Tabarin.

Dom Pourceau criait en chemin

Comme s'il avait eu cent Bouchers à ses trousses.

C'était une clameur à rendre les gens sourds

Les autres animaux, créatures plus douces,

Bonnes gens, s'étonnaient qu'il criât au secours ;

Ils ne voyaient nul mal à craindre.

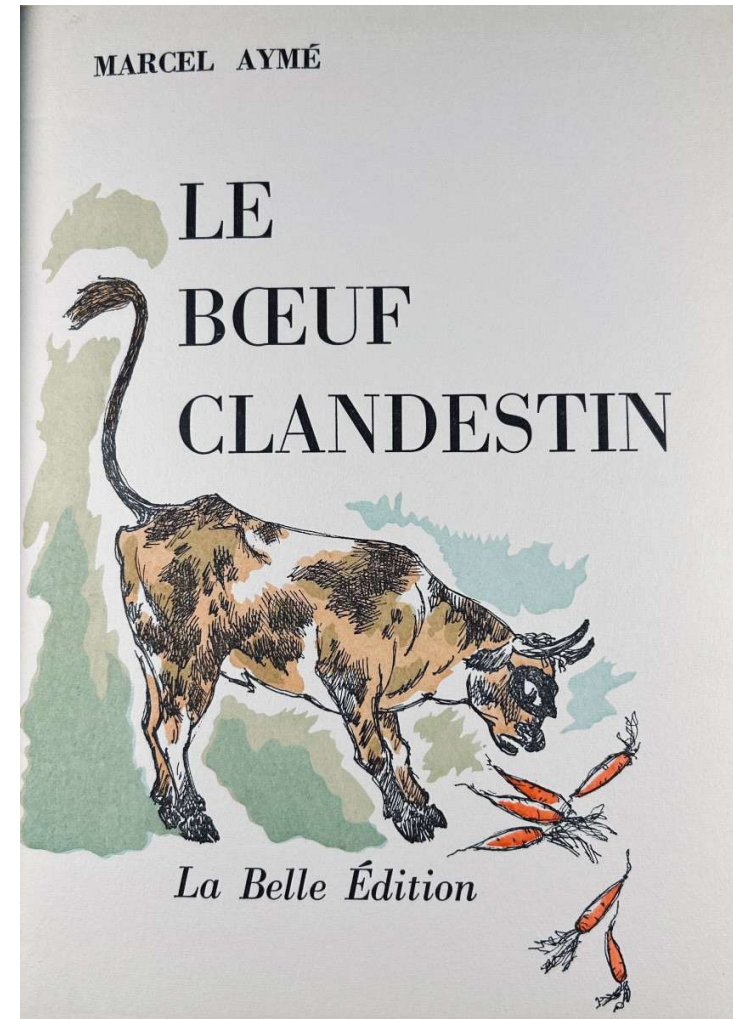


« Nous aimons les animaux et nous aimons manger leurs cadavres. Nous blâmons la cruauté et nous encourageons l'élevage industriel. Nous éprouvons de l'empathie pour les chiens et les chats et nous exploitons les vaches et les cochons. Voilà la dissonance. »

Martin Gibert, *Voir son steak comme un animal mort*, 2015.

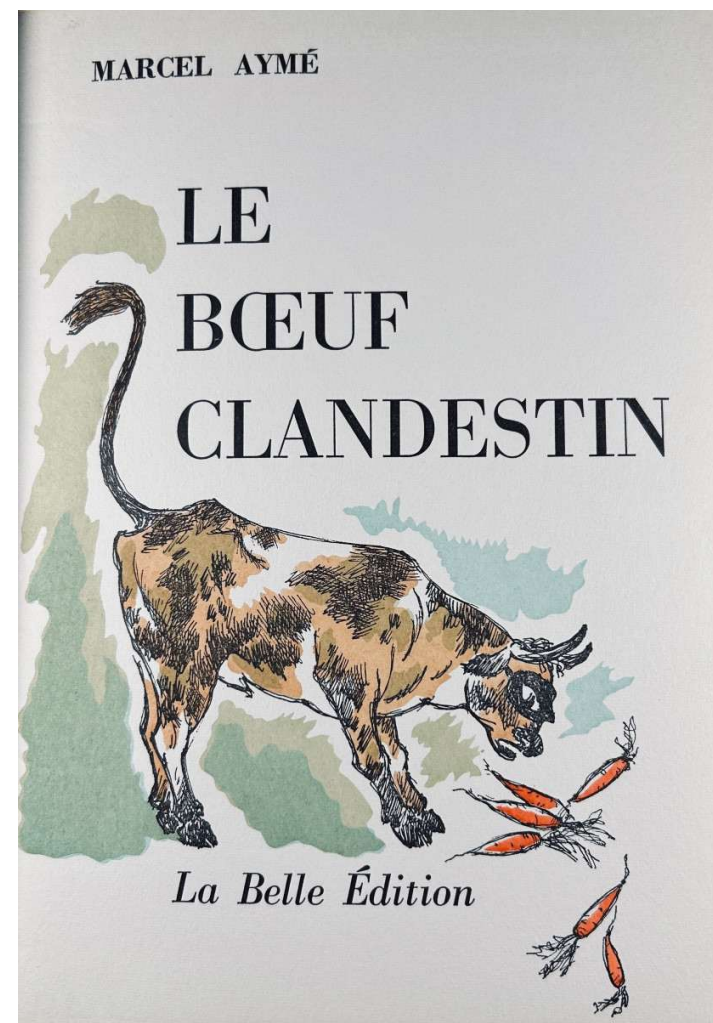


Le fait même qu'il fût végétarien lui parut admirable. Elle se reporta aux circonstances qui avaient amené cette révolution alimentaire dans la vie de M. Berthaud, mais ses souvenirs étaient confus. L'événement s'était produit deux ans auparavant, alors qu'elle passait son baccalauréat, et son attention avait été distraite par la préoccupation de l'examen. Du moins crut-elle se souvenir que les raisons d'hygiène avaient eu moins d'importance que certaines considérations d'un ordre plus élevé, plus spirituel. Cette idée lui plaisait. Elle entrevit dans cette pratique végétarienne un exercice méthodique de la volonté, la recherche d'une discipline stoïcienne qui lui semblait en accord avec toute la personne du père.



Après tout, le père n'avait pas commis un crime. Simplement, il s'était caché de sa famille pour faire une entorse à son régime végétarien. Il avait cru devoir se cacher. Non, ce n'était pas un crime. Il est des mensonges plus graves, par exemple celui de l'adultère qui se consomme en dépit de la parole donnée, du contrat. Sur ce chapitre, Roberte n'était guère disposée à l'indulgence. Pourtant, elle dut convenir qu'elle eût été moins profondément blessée s'il s'était laissé surprendre en compagnie d'une femme. Pareille découverte ne l'eût point amenée à réviser aussi complètement l'idée qu'elle s'était faite de lui jusqu'à ce jour. L'adultère, pour autant qu'il lui semblât, n'était pas essentiellement un mensonge, mais plutôt une erreur dont les voies apparaissaient, en somme, assez naturelles. Il n'imposait pas à l'esprit du juge, même le plus austère et le plus prévenu, l'idée d'une difformité morale. [...]

Le mensonge, non seulement ne le troublait pas, mais était parfaitement intégré à ses habitudes, comme le bifteck au régime végétarien. Enfin, si l'on admettait qu'il éprouvât le besoin de manger de la viande, rien ne l'obligeait à suivre un régime qui le lui interdisait. Elle en venait à se demander s'il n'avait pas inventé ce régime pour en faire la substance, le prétexte et l'occasion du mensonge. À considérer cet aspect des choses, il ne s'agissait plus d'hypocrisie. On touchait, dans le cas de M. Berthaud, à la spécificité du mensonge et Roberte voyait la personne du père se dissoudre, se perdre, et devenir l'expression même du mensonge, comme il en va d'un objet familier où l'œil découvre soudain le dessin d'une figure géométrique et ne peut plus saisir autre chose que ce contour abstrait.



« Telle est la renommée de notre enseignement que nous accueillons des élèves de tous les coins de la France. La somme de labeur indispensable à la réussite est assurée par un climat de joie studieuse, mais sachant s'adapter à chaque individu qu'elle tient serré comme dans un corset. »

CHABERT : J'en souffre. Note que je suis encore capable, sans aucune préparation, de faire une série de douze conférences sur Platon, mais je ne l'ai jamais connu que par des commentateurs, des intermédiaires, des ouvrages de cuistres et je traîne le regret de n'avoir pas eu avec lui un commerce plus direct. Toute ma vie, je me suis promis de le lire quand j'aurais pris ma retraite, mais l'âge de la retraite est arrivé et j'ai dû prendre la direction de cette sale boîte à dégraisser les cancras, si bien que je mourrai sans avoir lu Platon.

Marcel Aymé, *Les Oiseaux de lune*



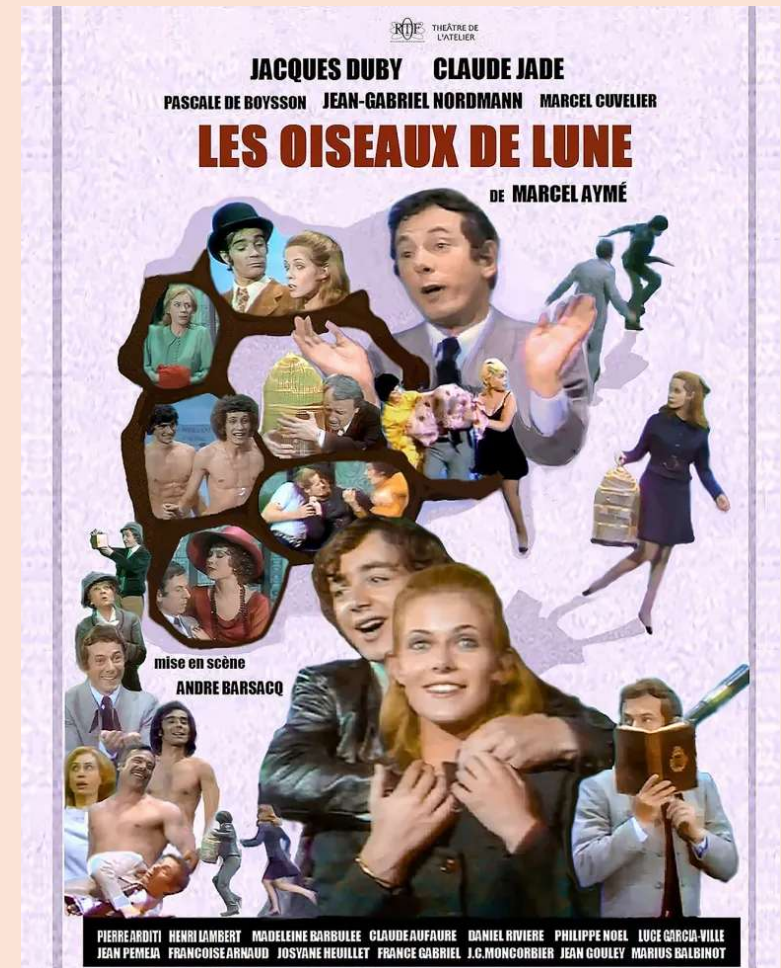
VALENTIN, *après un silence* : Tout a commencé par la lecture des œuvres de Jules Verne et de la comtesse de Ségur. Je crois vous l'avoir dit, j'ai eu une enfance un peu triste, sans affection, sans jeux, sans lectures non plus. Il y a trois mois, en lisant Jules Verne et la comtesse, j'ai enfin découvert le monde avec les yeux et la sensibilité de l'enfance. [...] Ces lectures ne m'ont rien appris de positif, mais par les chemins de l'enfance retrouvée, elles m'ont amené à découvrir certaines dispositions contemplatives que, sans le savoir, je portais en moi. C'est ainsi que je suis parvenu très vite à connaître une région de l'être où l'esprit, délivré des simplifications de la pensée, se trouve en communion avec l'univers et, dans une faible mesure, dispose de la matière et même de la vie.

Marcel Aymé, *Les Oiseaux de lune*

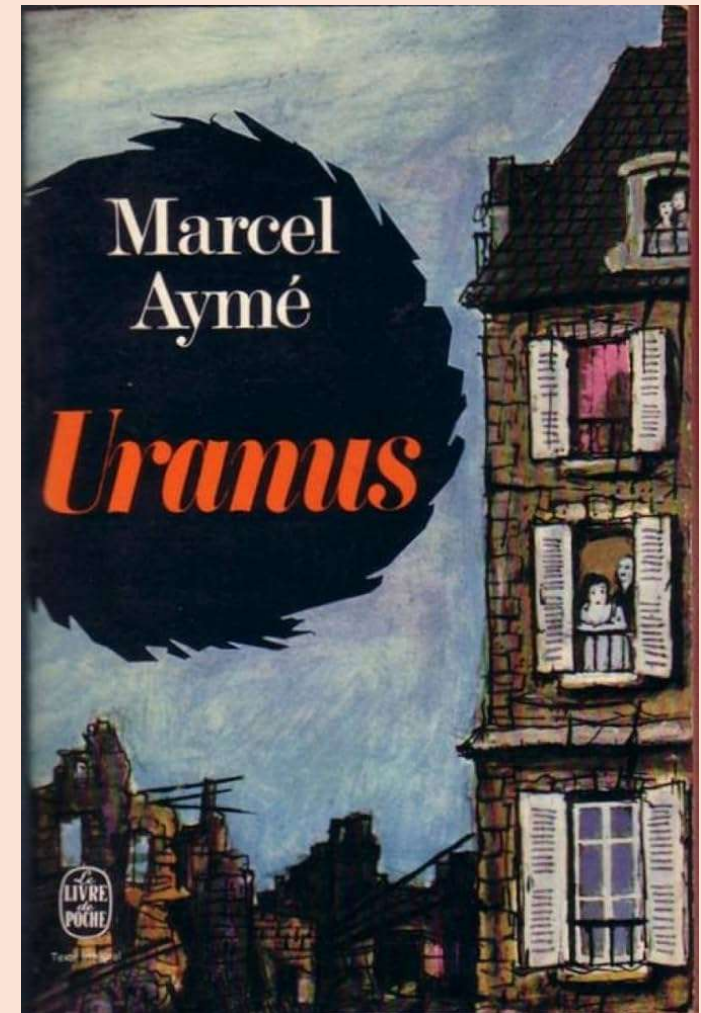


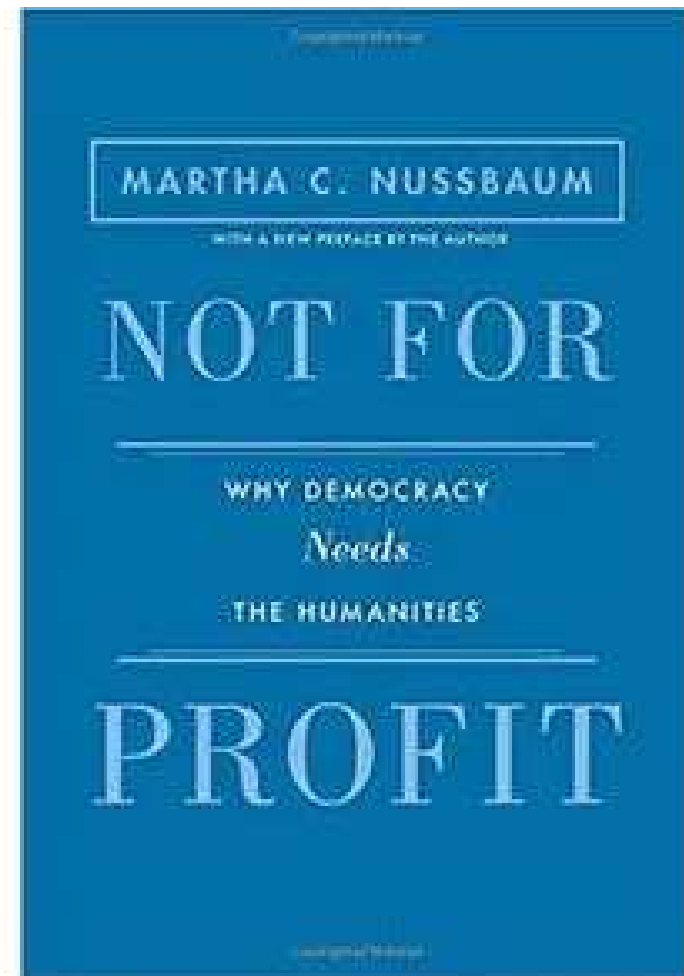
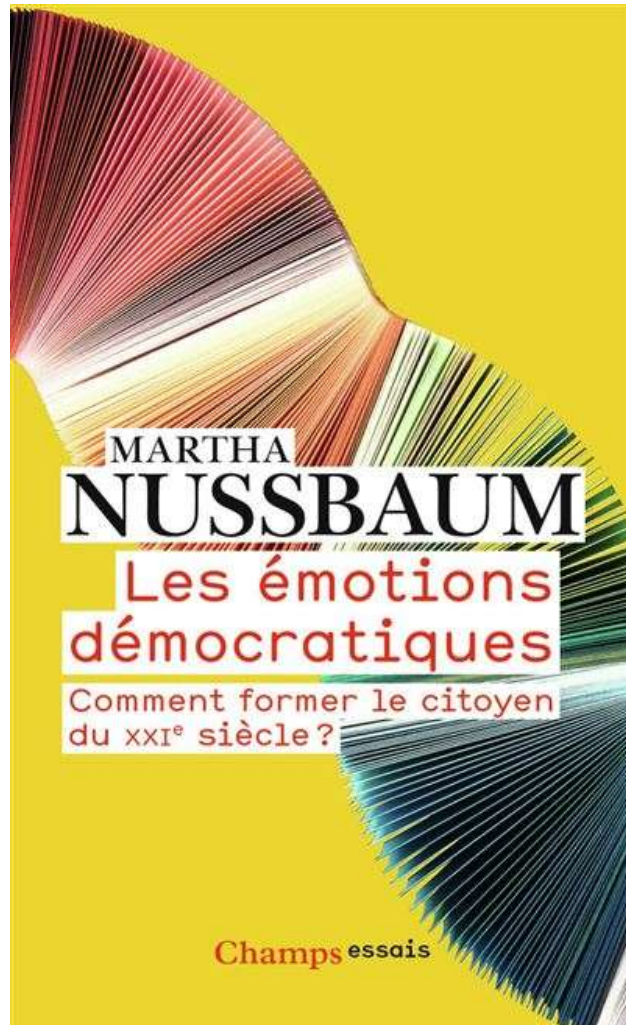
Il n'y a plus dans la ville un seul agent de police ni un seul gendarme. Des centaines et des centaines d'habitants ont subi le sort d'Armandine [son épouse, première victime de Valentin]. Le collège est encombré d'oiseaux. Il a fallu en fourrer jusque dans l'appartement et accrocher le sous-préfet à la suspension de la salle à manger. Où cela doit-il nous conduire, je renonce à vous le demander.

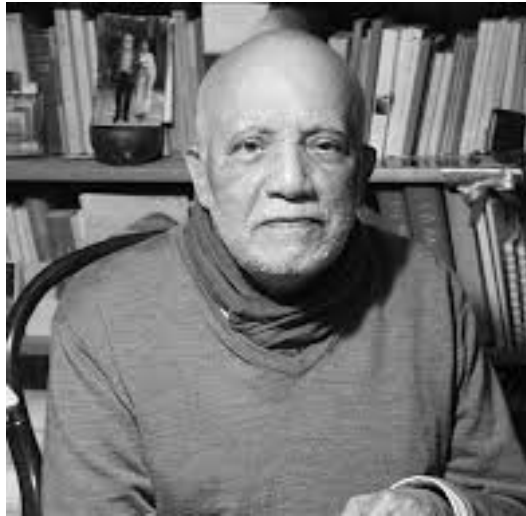
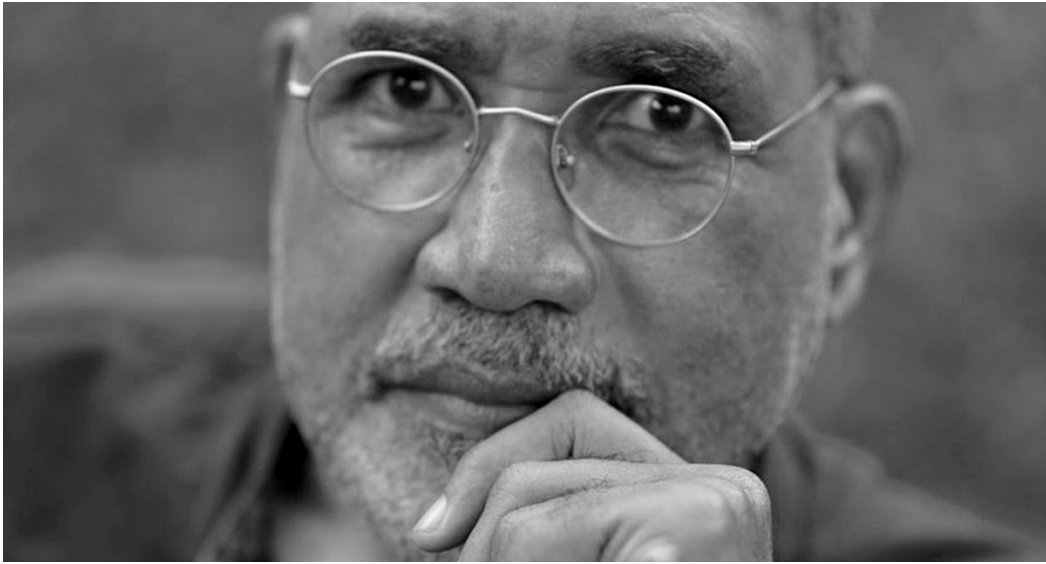
Marcel Aymé, *Les Oiseaux de lune*



Aujourd'hui, jeunes ou vieux, les professeurs se contentent de faire consciencieusement leur travail. Ils savent bien que pour fabriquer un radiateur électrique, pour lâcher une bombe du haut d'un avion, pour carotter le fisc et pour entendre les grandes idées du siècle, il n'y a pas besoin d'avoir Virgile et Racine sur la langue, ni les leçons de l'histoire dans la tête et qu'en obligeant des garnements à digérer ces foutaises, ils risquent de les rendre inaptés à l'existence qui les attend. [...] Nous, les professeurs de collège, nous avons beau avoir l'esprit faussé par les humanités, nous sommes à même de nous rendre compte à quel point notre rôle est néfaste. Aussi notre métier de malfaiteurs publics ne nous intéresse-t-il plus... Les problèmes qu'il propose ne sont jamais les vrais problèmes. Sachant que l'avenir ne peut germer que dans les têtes dures et obtuses des garçons à lourdes mâchoires, nous voyons avec tristesse des collégiens mordre à nos boniments sur le grand siècle ou l'emploi du subjonctif. Il serait pourtant si facile de les désabuser et d'en faire des brutes efficaces !









pas tout entière.

Il devint aussitôt évident pour les peuples que la substitution était impossible. Le cheval faisait figure de géant. Un coq qui avait trouvé le rapprochement comique et se pencha ment.

— Silence! lui dit le canard. Non s'agit pas et je croyais que vous l'aviez compris. Mais vous faites. Faites-nous donc le plaisir de pencher le port.

— Mais...
coq, m'avez-vous dit
que j'avais dit
— Ma...
volp, m'avez-vous dit
— A la port...
tous les b...
A la port, le...
Le coq...
vraie la...
en j...
la plus...
dans la...



